

Seul à se souvenir

Je désigne chacun sur la photo. Au centre, il y a Maman et Mamie et le petit Schwarzy sur ses genoux. À gauche, Monsieur Arnold et Maxime. À droite, Maria et Jojo. Et derrière le canapé, il y a Papa et mon Tonton Guy. Ils sont tous réunis autour de mon gâteau d'anniversaire, mon préféré, un baba avec un tas de crème fraîche maison. C'est ma Mamie qui l'a préparé. Elle fait très bien les gâteaux et la cuisine. Je parle de Mamie Clara. Mamie Jeanne est morte l'année dernière, elle peut pas être sur la photo.

Je relève la tête vers la dame en face de moi pour savoir si j'ai bien répondu. La dame a l'air surprise. Je me tortille sur la chaise, commence à mettre mon doigt dans mon nez, puis je me souviens que Mamie dit que c'est sale, alors je cache mes mains sous mes cuisses. Je dois pas non plus me balancer sur ma chaise, mais j'arrive pas à m'en empêcher.

La dame me sourit sans rien dire. Elle a des yeux bruns gentils, des lunettes pleines de poussière et un pull gris tout déformé. Je préfère la regarder elle plutôt que le monsieur assis à ses côtés. Il me fait peur, il a l'air drôlement en colère, les bras croisés, les lèvres pincées. Je vois que ses doigts et son front au-dessus de ses sourcils froncés sont tout blancs. Il est avachi sur sa chaise. Heureusement que Mamie est pas là, elle lui apprendrait à se tenir droit.

Ils parlent pas, se regardent pas, ils me fixent. J'ai envie de pleurer et de me balancer plus vite sur ma chaise, mais je résiste. Je pense à Maman, je dois être fort pour qu'elle soit fière.

Je comprends pas pourquoi on m'a emmené dans cette pièce aux murs gris. Il y a juste une table et trois chaises, un grand miroir face à moi. Il fait froid et ça sent pas bon. Ça me rappelle la cave et le pull de Roger quand il me serre trop fort.

J'aime pas ce silence, alors je reprends la photo dans ma main et je raconte. Le canapé-lit a été refermé pour l'occasion. Mamie et Maman sont assises à la place d'honneur. À côté, près de la petite fenêtre, c'est

Monsieur Arnold, notre voisin. Il m'aime bien, il m'appelle son petit chou. L'été dernier, il arrêta pas de me donner des pêches. Il les cueillait sur son arbre et me les passait par-dessus le grillage. Je les tenais dans mes mains, elles étaient toutes chaudes, et quand je mordais dedans, elles étaient bien sucrées. Presqu'à chaque fois, je faisais des taches de jus sur mon tee-shirt et monsieur Arnold me disait en riant que, sale comme j'étais, je ferais mieux de courir tout nu.

A côté de lui, c'est son beau-frère Maxime. Il vient le voir tous les jours. C'est un drôle de petit bonhomme tout fripé. Ses jambes forment presque un rond et il est tout maigre. Mamie dit que, sur son vélo, il ressemble à un crapaud sur une boîte d'allumettes. Il m'observe toujours en passant sa langue sur ses grosses lèvres. Je le trouve bizarre mais il a toujours un jouet ou des bonbons dans ses poches et il m'en offre à chaque fois qu'il me croise.

Celui que je préfère, c'est Jojo, enfin Georges, le mari de Maria. Ils sont à droite de la photo. Ils vont pas du tout ensemble. Lui est tout rond, rouge et il transpire tout le temps, elle est maigre et pâle, ses mains sont glacées quand elle les pose sur mon torse. C'est une amie d'enfance de ma Mamie, elles ont grandi ensemble. Jojo, c'est un sacré rigolo. Il fait des blagues, des jeux de mots que je comprends pas toujours, et il me chatouille tout le temps. Même qu'une fois, j'ai fait pipi dans mon pantalon. Mamie lui a dit de me donner une fessée. Je suis grand maintenant, ça n'arrive plus.

Et puis debout derrière Mamie, il y a Papa et Tonton Guy. Mamie veut garder ses garçons avec elle. Elle répète tout le temps qu'ils seraient pas capables de trouver de l'eau dans le Rhône. Alors on vit tous ensemble dans la grande maison de famille. Ma Mamie, elle est pas commode, personne lui résiste. Le seul qu'elle trouve intelligent dans la famille, c'est son Schwarzy. C'est un petit chien tout maigre et jaune, avec le museau pointu. Il faut s'en méfier parce qu'il pince les mollets. Papa m'a raconté un jour qu'elle a toujours eu le même chien. Quand il meurt, elle reprend le même et elle l'appelle Schwarzy.

La dame à lunettes m'interrompt. Elle me demande si j'ai soif. Maintenant qu'elle le dit, oui, j'aimerais bien un jus d'orange. Elle fait un signe au type fâché qui se lève et sort de la pièce. On attend en silence. J'ai remis mes mains sous mes cuisses, pour ne pas faire de geste inconvenant. Pourquoi Maman me laisse tout seul ?

Quand il revient, quelques minutes après, il m'apporte une canette et un verre en plastique. Il me dit qu'il y avait que du jus de pomme dans le distributeur. Je réponds merci, c'est pas grave. Et je bois tout d'un coup, parce que, en fait, j'avais drôlement soif.

La dame me demande mon âge. Je lui montre le gâteau sur la photo, avec les bougies. Il y en a six. Je vérifie en comptant sur mes doigts : la main, ça fait cinq, plus le pouce, ça fait six.

Ensuite, je comprends pas ce qu'il se passe. J'ai juste le temps de plonger sous la table pour me mettre à l'abri. Le monsieur en colère s'est levé et a renversé sa chaise. Il me hurle dessus. La dame est debout elle aussi, elle lui crie de se calmer, appelle à l'aide. Il dit que je mens, qu'il se laissera pas manipuler. Il dit des tas de mots orduriers qu'on n'a pas le droit de prononcer. Je serre mes mains très fort sur mes oreilles pour pas entendre. Il envoie un coup de pied dans la table et elle s'envole. Je rampe dans un coin. Je ferme les yeux, je mets ma tête entre mes genoux pour ne rien voir. Je sens mon corps trembler. J'ai très envie de faire pipi mais je me retiens. J'appelle ma Maman. Pourquoi elle vient pas ?

Au bout d'un moment, je relève la tête. La lumière des néons m'éblouit. Je suis seul. La table et les chaises sont renversées. Avec le bas de mon tee-shirt, j'essuie mon visage plein de larmes et de morve. Si Mamie me voyait faire ! Mon cœur bat à toute allure. Je vois la photo par terre. Je la ramasse et je la serre contre moi.

J'entends des voix derrière la porte. Je reconnais mon nom, celui de Mamie et de mes parents. Je m'approche doucement et je colle mon oreille contre la serrure. Je sais comment écouter aux portes, je le fais souvent quand je suis tout seul dans la cave. Je retiens mon souffle. Il y a des tas de voix différentes, mais je reconnais celle du monsieur en colère

et de la dame. Ils parlent très vite, tous en même temps, s'interrompent. J'entends amnésie dissociative, événement traumatique, stress.

Quand ils reviennent, je suis retourné dans mon coin. La dame à lunettes entre, suivie d'un monsieur que je connais pas. Il est plus vieux que l'autre et il a presque plus de cheveux. Il remet la table et les chaises à leur place, ramasse le gobelet et la canette. La dame s'approche de moi et me dit de me relever, qu'il ne m'arrivera rien. Je veux pas mais elle insiste. Alors je m'assois à ma place.

Elle est à nouveau en face de moi, les bras posés sur la table, les mains bien à plat. Elle tripote son alliance, me demande si j'ai à nouveau soif ou bien si je veux aller aux toilettes. Je sens ma vessie pleine. Je vois l'homme à côté d'elle froncer les sourcils. Je réponds non, ça va.

Elle me dit qu'elle est psychiatre et qu'elle est là pour m'aider. Elle me demande si je sais ce que c'est un psychiatre. Je crois que c'est pour les dingos mais j'en suis pas sûr. Je secoue la tête. Elle m'explique qu'elle s'occupe de gens malades, qui ont des troubles de la personnalité. Certaines personnes pensent voir des choses qui n'existent pas ou qui sont différentes de ce qu'elles croient. Ça s'appelle une psychose. Je me demande qui est malade. Est-ce que c'est Maman ? C'est pour ça qu'elle ne vient pas me voir ? Elle parle d'une voix très douce, avec un ton un peu monocorde, très lentement. Elle fait souvent des pauses, assez longues, comme si elle attendait que je réponde.

Elle prétend qu'on m'a retrouvé dans la cave de la maison de ma grand-mère où j'ai vécu des années. Que j'ai fait l'objet d'un commerce, elle dit innommable et ignoble, de la part de ma grand-mère. Elle dit que celle-ci faisait payer des hommes et parfois des couples, qu'elle a vu les cahiers où Mamie notait les rendez-vous et les sommes versées. Qu'en le lisant, elle a été très triste pour moi, que personne n'avait le droit de me faire ça parce que c'est terrible pour un enfant d'affronter de telles épreuves tout seul.

Je lève les yeux vers elle. C'est pas vrai, parce que j'avais Maman qui m'aime et me comprend.

Elle dit que j'ai pas six ans mais quinze. Que la photo, elle désigne mes mains qui la serrent toujours contre ma poitrine, n'est pas celle de mon sixième anniversaire. Elle a été prise ce matin par des policiers lorsqu'ils sont entrés dans la maison et m'ont trouvé.

Je regarde à nouveau la photo. Elle se trompe, je compte bien six bougies sur le gâteau de Mamie. Je lui dis c'est faux. Je demande à parler à Maman. Si elles discutent ensemble, Maman pourra lui expliquer qu'avec Mamie, elles ont invité les amis de la famille à manger mon gâteau préféré avec nous.

La dame échange un regard avec le monsieur chauve. Il sort de la pièce et revient très vite avec un dossier. Il le pose sur la table, s'assoit, soupire et l'ouvre. Je vois des photos, des tas de photos. Il en choisit une qu'il place entre nous.

Je reconnais Maman. C'est un gros plan de la photo de mon anniversaire. Pour la première fois, il parle. Il a une voix grave et chaude, très douce. Il me demande de bien regarder et de lui décrire ce que je vois.

Je sais ce qu'il veut me faire comprendre. Mais je refuse de regarder. Je sens la rage me gagner, comprimer ma gorge, sceller mes poings, embraser ma peau, tendre mes muscles, m'envahir tout entier comme une combustion lente et irrésistible. Malgré moi, mon corps recommence à se balancer d'abord doucement, puis plus violemment. Je respire par le ventre, à fond et lentement, comme Maman m'a appris à le faire. Cela prend un peu de temps, mais je parviens à calmer ma colère.

Je recule ma chaise. Je les vois se crispier tous les deux. Je me lève très doucement pour ne pas leur faire peur. Face à moi, un adolescent androgyne me regarde, grand et maigre. Ses longs cheveux blonds tombent sur ses épaules étroites. Il semble perdu dans son tee-shirt trop grand qui laisse apparaître des clavicules saillantes. Sa pomme d'Adam tressaute dans sa gorge tendue.

Je vois combien il est effrayé et en colère. Lui aussi refuse de regarder les photos sur la table. Ce qu'il veut, c'est avoir six ans, que Maman l'emmène loin de Mamie, Papa et Tonton Guy, de Jojo et Maria, de

Monsieur Arnold et Maxime, et de tous les autres. Ce qu'il veut, c'est ne jamais devenir un objet vendu aux pulsions malsaines d'un petit groupe d'êtres obscènes et odieux. Ce qu'il veut, c'est sortir de sa cave autrement qu'à travers un écran de télévision, c'est aller à l'école, jouer avec d'autres enfants, faire des devoirs, rapporter son carnet de notes, fêter le premier jour des vacances. Il ne veut pas interroger les larmes de sa mère alors qu'elle s'apprête à monter l'escalier de la cave pour le laisser seul avec sa grand-mère et un client, endurer ses larmes lorsqu'elle revient soigner ses plaies, baiser ses larmes lorsqu'elle gémit, implorant son pardon.

Ce qu'il veut, c'est que sa mère soit toujours en vie, qu'elle n'ait pas tranché sa propre carotide, qu'elle ne l'ait pas abandonné seul dans une famille de pervers immoraux.

Il ferme les yeux, mais ça n'empêche pas les pleurs de couler sur ses joues. Il ne veut pas se souvenir de son père et de son oncle, paniqués, qui descendent le corps de sa mère chez lui, dans sa cave. Il n'a aucune envie de les observer s'agiter, vieux garçons suintant la peur et le vice sous les cris de sa grand-mère éructant sa fureur. Ni les voir appeler au secours ses tortionnaires pour savoir comment se débarrasser du seul être qui ne l'a jamais supplicié. Il ne veut pas entendre leurs sanglots hystériques. Il ne veut pas regarder le corps posé sur son lit, couvert de sang, sa gorge béante.

Devant notre silence, l'homme chauve et la femme à lunettes se penchent l'un vers l'autre, discutent à voix basse. Ils ne sont pas d'accord. J'ouvre les yeux, le garçon fait de même. La femme désapprouve, mais l'homme chauve sort quand même toutes les photos de son dossier et les étale sur la table. De sa voix grave et posée, il affirme qu'ils sont tous morts, pourchassés dans la cave puis la maison. Le garçon pourrait ajouter le jardin, c'est là qu'il a fini par rattraper Schwarzy. Mais il se tait. Il ne veut ni se souvenir de la tuerie, ni des longues heures qu'il a passées à mettre en scène mon anniversaire. Réunir les invités et les placer au sous-sol sur le canapé-lit... tout cela n'était rien. Le gâteau était déjà prêt, sa grand-

mère l'avait préparé le matin-même pour ses quinze ans. Il y a planté six bougies puis l'a descendu de la cuisine dans ma cave, en mon honneur. Je baisse les yeux sur ma poitrine. La photo est toujours serrée entre mes mains moites. Je la froisse et la jette sur la table sans un regard sur les cadavres ensanglantés. L'image que je veux conserver, c'est celle d'un petit garçon de six ans entouré de gens bienveillants qui l'aiment et le protègent. Cette photo-là était parfaite. Le reste n'existe pas.